

PIE XII : LA DERNIÈRE VICTIME DE HITLER

Emmanuel LE ROY LADURIE,
Anne MURATORI-PHILIP-PHILIP
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
16/09/1999

Le Pape et Hitler de John Cornwell traduit par Pierre-Emmanuel Dauziat, Christophe Beslon et Jeanne Carlier

L'holocauste, ou la Shoah (le second terme s'est imposé, du moins en pays francophone, à la différence des nations anglo-saxonnes), a-t-il pris place à partir de 1941-42 en s'aidant du relatif silence de Pie XII, ex-cardinal Pacelli ? Une première réponse à cette question, devenue de nos jours classique, consisterait à dire que Pie XII, en somme, était un pape dans le genre du « pacifiste » Benoît XV en 1914-1918, un pape de neutralité et qui, dans le cas de Pacelli, n'avait point compris que les temps étaient changés et que le nazisme, intrinsèquement pervers, n'avait plus grand-chose à voir avec le régime un peu sot sans doute, mais nullement a priori scélérat, qui fut celui des Hohenzollern au temps du premier conflit mondial.

John Cornwell, dans son dernier livre intitulé *Le Pape et Hitler*, va plus loin. Il estime d'abord que les catholiques allemands de 1933-1945, au cas où ils auraient été convenablement aiguillonnés par Pacelli, devenu ensuite Pie XII, auraient pu résister davantage à Hitler, et avec un certain succès : le cas de l'évêque von Galen, sauvant par sa prise de position publique les handicapés promis dans un premier temps à l'extermination, démontrerait que des efforts semblables étaient possibles en faveur de la minorité juive, mais ils ne furent point tentés.

Surtout, après s'être moqué, en long en large et en travers, de la personnalité présentée comme assez ridicule de Pie XII (un pape qui ne savait même pas l'anglais !), Cornwell esquisse une comparaison, plutôt désavantageuse pour son « héros », avec l'excellent Pie XI, lequel était un authentique ami des juifs.

L'auteur britannique utilise aussi très largement les documents qu'ont produits les représentants anglais et américains auprès du Vatican en 1942-43, notamment Osborne, délégué du Foreign Office : le témoignage d'Osborne, en première lecture, est assez désobligeant pour le Souverain Pontife de ces années de plomb dès lors qu'est évoqué le problème de la déportation des juifs romains, hollandais, français.

Il y eut certes de molles protestations en leur faveur de la part de Sa Sainteté, mais elles étaient rédigées en termes tellement amphigouriques que les Allemands eux-mêmes s'en souciaient fort peu. On doit admettre, en tout état de cause, que de très nombreux juifs furent sauvés un peu partout par le clergé catholique, par les nonciatures et par Pie XII lui-même, mais l'accusation centrale demeure. Cornwell va même jusqu'à parler, à ce propos, du « pape de Hitler », expression un peu forte et qui semble dépasser, par moments, l'authentique pensée de cet historien.

Autre question gravissime, relative également à la Shoah, mais qui nous fait quitter la Ville éternelle pour nous transporter cette fois jusqu'au cœur de l'Allemagne nazie : l'holocauste, en tant que tel, est-il le fait d'Allemands ordinaires et presque génétiquement sadiques, comme le pense Daniel Goldhagen en son best-seller intitulé *Les Bourreaux volontaires de Hitler* ? Ou bien procède-t-il tout simplement d'hommes ordinaires, au sens général de ce mot ; des individus qu'un système de terreur et de propagande combinées conduisit à franchir les bornes « normales » du comportement humain pour devenir les complices ou même les auteurs d'un immense massacre ?

Si l'on suit Norman Finkelstein et sa collaboratrice canadienne Ruth Birn, la seconde hypothèse est la bonne, et Goldhagen ne serait en somme qu'un nouveau Déroulède, américain cette fois, soufflant dans les clairons percés du chauvinisme antigermanique et dressant pour l'édification des générations futures le portrait du méchant Boche de toujours, tel que celui-ci fonctionnait jusqu'en 1945 la situation fort heureusement ayant changé du tout au tout depuis cette date.

En vue de démolir l'odieux mannequin teuton que Goldhagen aurait ainsi fabriqué pour les besoins d'une thèse contestable, Finkelstein n'a qu'à évoquer quelques données historiques bien connues. Et d'abord, dans l'Allemagne de Guillaume II, plus généralement celle du XIX^e et du premier tiers du XX^e, on serait en peine de trouver trace d'un quelconque pogrom, forme d'action antisémite spécialement barbare, qui fut bien davantage une spécialité de l'Ukraine et surtout de la Moldavie au temps des tsars.

Il est vrai que, dans un registre plus modéré quoique fort critiquable lui aussi, les universités allemandes à leur grande époque pratiquaient un *numerus clausus* (inverse de l'actuelle « affirmative action ») à l'encontre des étudiants d'origine israélite... mais enfin les universités anglaises et américaines ô honte ! se livraient à peu près exactement aux mêmes pratiques d'exclusion jusque dans la première moitié du XX^e siècle, et pourtant nul n'osera prétendre qu'*Homo americanus* était, de ce fait, le prototype du personnage génocidaire par excellence, en germe ou en acte.

Toute la démonstration de Finkelstein tend, du reste, à prouver que la « pâte humaine » allemande qui a donné naissance aux bourreaux de l'Holocauste n'était pas différente essentiellement de la pâte humaine anglo-saxonne ou latine ; en fait, l'homme (en général), qui est volontiers une « sale bête », a facilement des propensions au racisme, mais pour en arriver à l'immense événement de l'Holocauste, il a fallu toute une série de facteurs supplémentaires, incarnés dans le pouvoir, l'idéologie et les actions bien précises du national-socialisme. Et c'est ici que l'histoire concrète prend le pas sur la mythologie du caractère national, celle de l'éternel « Fridolin ». On peut aussi ajouter, avec les deux chercheurs new-yorkais et canadien, que la formidable réussite des juifs allemands d'avant 1914 dans les milieux sociaux les plus importants (médecine, droit, vie intellectuelle, journalisme, art, etc.) ne saurait se concevoir sans l'existence d'un milieu d'accueil chrétien ou postchrétien éminemment favorable, comme aux Etats-Unis, à cette percée quasi triomphale ; et cela même si, à la différence des USA, les forces initialement minoritaires susceptibles de produire la poussée d'un antisémitisme cette fois exterminateur, « éliminationniste », étaient, comme l'expérience l'a montré, beaucoup plus fortes en Allemagne qu'en Amérique.

Au surplus, vouloir faire croire à l'existence de gènes exterminationnistes, héréditairement infiltrés dans les chromosomes de la culture allemande, c'est oublier l'influence puissante, par exemple, de la SPD, qui, dès l'époque de Guillaume II puis de Stresemann, avait su mener un combat très efficace contre l'antisémitisme en milieu ouvrier : l'antisémitisme, ce socialisme des imbéciles, comme disait Ferdinand Lassalle, qui fut l'un des pères de la social-démocratie germanique. Ajoutons à cela que la Nuit de cristal, ce pogrom artificiel et d'autant plus redoutable déclenché par Goebbels et ses sbires en 1938, suscita dans toute l'Allemagne, livrée pourtant au pouvoir de Hitler, des sentiments d'horreur généralisée, dont les contemporains et plus tard les historiens furent et demeurent tout à fait conscients. Il faut mentionner en outre un fait bien connu des spécialistes de cette période, mais largement ignoré du grand public de notre fin de siècle, un fait auquel Ian Kershaw, dans un livre récent, a donné derechef toute son importance, c'est à savoir qu'en dépit de cette *Kristallnacht*, Hitler entre 1930 et 1939 a mis une sourdine au thème verbal et oratoire de la propagande antisémite violente, même s'il développait avec force la pratique de l'antisémitisme discriminatoire dans les faits, en attendant le génocide de 1941-45, essentiellement lié, lui (voyez Finkelstein), aux faits de guerre. Si le Führer a pu néanmoins parvenir à prendre le pouvoir et si, une fois en place, il a acquis une grande popularité, ce n'est point à cause de sa propagande antisémite, en fait affaiblie momentanément et impopulaire, ce serait plutôt en dépit de

celle-ci, et pour l'essentiel en raison des formidables succès qu'il a remportés en politique extérieure puis en stratégie guerrière, de 1935 à 1940, inclusivement.

En somme, il n'y a plus aujourd'hui aucun historien ou ethnologue sérieux pour croire encore aux balivernes du caractère national (germanique et ipso facto raciste) coulé dans le bronze et sculpté dans le granite. Le génocide de 1941-45, qui constitue bien sûr l'une des plus grandes catastrophes du XX^e siècle, est le produit de toute une série de facteurs qu'il convient d'analyser en détail, sans se livrer à des vaticinations monocausales ou de type prophétique (Finkelstein, à ce propos, a même pu égratigner Elie Wiesel, volontiers prophète lui aussi, et qui, dans un livre récent à l'appui des preuves de son propre génie, raconte avoir lu, étant encore jeune, *La Critique de la raison pure* en yiddish : or il n'y a pas de traduction de l'ouvrage en question dans cette langue).

L'homme, et pas seulement l'Allemand, a suffisamment d'aptitudes innées à faire le mal pour qu'une dictature nazie terroriste, et qui n'était pas seulement de consensus, quoi qu'en pense Goldhagen, ait pu ainsi motiver un certain nombre de bourreaux à organiser de la sorte un immense massacre...

Au surplus, la Shoah est bel et bien, en effet, un phénomène « unique », comme toute grande catastrophe du passé, mais elle n'échappe pas pour autant aux impératifs de l'histoire comparée, celle que souhaitait Marc Bloch.

On comprend d'autant mieux l'Holocauste quand, au lieu de l'ensevelir dans les mystères de la psychologie allemande, on le rapproche d'autres folies meurtrières et massives de notre siècle, avec leurs dizaines de millions de morts : goulag, Arménie, Cambodge, Rwanda... la liste pourrait bien s'allonger encore à l'orée du second millénaire...

Albin Michel, 150 F. L'ALLEMAGNE EN PROCÈS DE NORMAN G. FINKELSTEIN ET RUTH BETTINA BIRN TRADUIT PAR DENIS BERGER Albin Michel, 98 F.

Ce que disent les archives du Vatican

C'est presque dans l'indifférence générale qu'est paru en septembre 1997 l'ouvrage du père Pierre Blet au titre pourtant évocateur : *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale d'après les archives du Vatican*. L'auteur, professeur émérite à l'Université pontificale grégorienne à Rome, a participé avec trois historiens, entre 1965 et 1982, à la préparation de l'édition en douze volumes des Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale. Pour mettre un terme à la campagne de dénigrement qui touche à l'époque Pie XII, le pape Paul VI a pris la décision, en 1964, d'autoriser la publication des documents originaux du Saint-Siège, relatifs à la guerre. Aujourd'hui, le battage médiatique fait autour du livre de John Cornwell exige que l'on rappelle l'existence des travaux de Pierre Blet.

Le 2 mars 1939, le cardinal Eugenio Pacelli succède à Pie XI et prend le nom de Pie XII. Il meurt dix-neuf ans plus tard, le 5 octobre 1958, après avoir traversé la plus sanglante tragédie de l'histoire. Mis à part l'attitude plutôt froide de Berlin, l'élection de Pie XII est accueillie par un concert de satisfactions en Europe et aux Etats-Unis. Entré sous Léon XIII à la secrétairerie d'Etat, Benoît XV l'envoie successivement en Autriche et en Allemagne pour rechercher les moyens de mettre un terme à la Première Guerre mondiale.

Nonce pendant douze ans à Munich puis à Berlin, il ajoute à une parfaite connaissance de l'Allemagne le privilège d'avoir été le premier pape à se rendre aux Etats-Unis.

Dans l'enclave du Vatican, au sein d'une Italie dominée par Mussolini, Pie XII observe l'ascension d'Adolf Hitler à la tête du III^e Reich. Le 15 mars 1939, les troupes allemandes entrent dans Prague. Hitler se dévoile. Roosevelt, qui est un ami de Pie XII, réclame son intervention. Le Pape utilise les voies diplomatiques et propose la réunion d'une conférence internationale. Mais le souvenir amer de la conférence de Munich voue le projet à l'échec. Enfin, le pacte germano-soviétique révélé le 23 août 1939 met le feu à l'Europe. Pourtant, le 11 janvier 1940, Pie XII convoque Osborne, le ministre britannique auprès du Vatican. Il a été approché par un groupe mystérieux d'officiers généraux allemands qui caressent le projet de se débarrasser de Hitler ; mais avant d'agir ils veulent connaître les conditions de paix.

Une autre fois, il informe secrètement Londres et Paris de la date et du lieu de l'offensive des Ardennes. Il n'est pas pris au sérieux. Alors, il s'efforce de retarder le plus possible l'entrée en guerre de l'Italie. Dans son message de Noël 1942, il dénonce toutes les cruautés de la guerre en cours, évoquant « *les centaines de mille de personnes qui, sans aucune faute propre, parfois uniquement en raison de leur nationalité ou de leur race, sont destinées à la mort ou au dépérissement* ». Mais aux déclarations tonitruantes, le Pape préfère la réserve : « *Un discours pontifical pouvait devenir dans les mains expertes d'un Goebbels une arme de choix contre le christianisme...* »

Tandis qu'il donne l'apparence de rester inactif, sa secrétairerie d'Etat harcèle nonces et délégués apostoliques en Slovaquie, en Croatie, en Hongrie, en Roumanie, leur recommandant d'intervenir partout sans distinction de nationalité, de race, de religion, ni de parti. L'historien israélien Pinchas Lapide a estimé que huit cent cinquante mille personnes lui doivent la vie ; et les organisations juives se sont confondues en remerciements.

A. M.-P.

PIE XII ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE D'APRÈS LES ARCHIVES DU VATICAN

DE PIERRE BLET S. J.

Perrin, 139 F.



Le cardinal Pacelli, nonce apostolique à Berlin, ici en 1927. Rappelé à Rome deux ans plus tard par Pie XI, il sera élu pape le 2 mars 1939, moins de deux semaines avant l'entrée des troupes allemandes dans Prague.

(Photo Keystone.)



Pie XII en 1954, quatre ans avant sa mort.

(Photo AP.)
